

***Constructions sociales du temps. Sous la direction de Florence Piron et Daniel Arsenault. (Sillery : Septentrion, collection « Nouveaux Cahiers du CÉLAT, n° 16,1996. 274 p., ISBN : 2-89448-061-X.)***

**Martin Pâquet**

Volume 20, numéro 1-2, 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1087755ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1087755ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Canadienne d'Ethnologie et de Folklore

ISSN

1481-5974 (imprimé)

1708-0401 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Pâquet, M. (1998). Compte rendu de [*Constructions sociales du temps. Sous la direction de Florence Piron et Daniel Arsenault. (Sillery : Septentrion, collection « Nouveaux Cahiers du CÉLAT, n° 16,1996. 274 p., ISBN : 2-89448-061-X.)*]. *Ethnologies*, 20(1-2), 264–268.  
<https://doi.org/10.7202/1087755ar>

(p. 47) [...] J'utiliserai pour mes commentaires les graphies les plus courantes actuellement (p. 57) [...] Je citerai indifféremment Canadois ou Canadien pour désigner le colon » (p. 123).

En somme, voilà un ouvrage extrêmement riche en aperçus et en analyses dont l'intention était, selon l'auteur lui-même, « de créer une condition pour bien saisir le moment de l'arrivée du mot dans son sens d'Eurocanadien et pour mettre en contexte ce que la suite de l'histoire de l'ethnonyme pourrait nous apprendre sur les Canadiens et leur identité » (p. 157). La bibliographie, les index et les annexes qui s'ajoutent aux cartes et aux narrations de l'époque présentées dans cet ouvrage en font un instrument dont ne sauront se passer ceux, historiens ou linguistes, pour qui l'intérêt ne se limite pas à l'origine d'un mot, mais à l'identité évolutive d'une double appartenance d'un peuple.

LOUISE MÉNARD

Département d'histoire, Université Laval  
Québec, Québec

**Constructions sociales du temps.** Sous la direction de Florence Piron et Daniel Arsenault. (Sillery : Septentrion, collection « Nouveaux Cahiers du CÉLAT, n° 16, 1996. 274 p., ISBN : 2-89448-061-X.)

« La notion de Temps est si étrange », note Stephen Jay Gould, « que nous ne pouvons la saisir qu'à travers une métaphore » (*Aux racines du temps* : 15). Devant l'aporie indicible de la réalité temporelle, les êtres humains tentent du mieux qu'ils le peuvent de l'appréhender, de l'élaborer, de la construire. Moins qu'un donné, le temps, ou plus précisément sa façon de le penser et de le mesurer, apparaît plus comme un construit sociohistorique (10-11). Écartelé sous la dyade du Temps linéaire ou sagittal et du Temps cyclique, ce concept protéiforme se conçoit dans des récits et des contextes de production variables.

Tel est l'objet de ce livre dirigé par Florence Piron et Daniel Arsenault, tiré des ateliers d'un colloque tenu à l'ACFAS en 1995. En optant pour le Temps, cet ouvrage explore un site fertile d'une thématique effervescente au sein de la production scientifique contemporaine. En effet, dans le sillon des travaux du philosophe Paul Ricœur (entre autres *Temps et récit*, 1983-1985), à l'instar des anthropologues Marc Augé (*Pour une anthropologie des mondes contemporains*, 1994) et Marshall Sahlins (*Islands of History*, 1985) ainsi que des historiens

Daniel J. Boorstin (*The Discoverers*, 1983), Daniel S. Milo (*Trahir le temps [histoire]*, 1991) et Krzysztof Pomian (*L'ordre du temps*, 1984), les chercheurs des sciences humaines fouillent de plus en plus Chronos, déblayant ses sédiments pour mieux percevoir les caractéristiques de sa diachronie et de sa synchronie. De leurs points d'assise respectifs, les auteurs des *Constructions sociales du temps* se joignent donc à ce vaste chantier. Au lieu de faire ressortir les avantages de leurs modèles explicatifs pour l'étude du Temps, telle que l'opposition ancienne de la durée de Fernand Braudel aux structures de Claude Lévi-Strauss, l'ensemble se présente plutôt comme un heureux dialogue interdisciplinaire entre sociologues, anthropologues et historiens.

L'ouvrage se divise en quatre parties. D'emblée, dans une « Critique du projet moderne de construction du futur », Isabelle Lasvergnas, Daniel Mercure et Gilles Labelle esquissent les effets de la Modernité dans les conceptions de l'avenir en Occident, effets qui ressortissent à la mémoire de la Shoah, aux représentations sociales des microcosmes du pouvoir et des autres acteurs sociaux, ou au projet révolutionnaire soumis au regard de Maurice Merleau-Ponty.

Ensuite, Bogumil Jewsiewicki, Yvan Simonis et Valerio Valeri creusent dans le riche terreau de l'« incontournable pluralité des temps sociaux ». Démontrant encore une fois sa vaste érudition, B. Jewsiewicki excave la remise en question contemporaine du Temps linéaire, fruit des œuvres de saint Augustin et de la Raison. Grâce à une intéressante incursion au cœur de la psychanalyse, Y. Simonis extripe un Temps Moderne cannibale, dévorant les autres formes d'expérience temporelle, dont tout particulièrement la mémoire. En contrepoint du lien établi entre sociétés non modernes et Temps cyclique, V. Valeri retire plutôt de l'étude des Huaulu une adhésion au Temps linéaire issue de leurs rapports à l'espace, aux récits mythiques et aux événements mémorisés. Ces trois contributions constituent, par leur apport heuristique et leur richesse, le cœur de l'ouvrage.

Dans une troisième partie, Marie-Andrée Couillard et Ginette Côté, Jean-Claude Martin et Raymond Baril, ainsi que Gilles Pronovost présentent trois études de cas qui soulèvent la question du Temps et des rapports sociaux. Deux cas concernent spécifiquement la bureaucratie et ses temporalités institutionnelles, souvent déhumanisantes, l'un portant sur les services étatiques de santé et de services sociaux devant les femmes de la région de Québec, l'autre se penchant sur la Commission de santé et de sécurité au travail du Québec face aux accidentés. Quant au dernier, il souligne deux types de rapports

temporels, soit ceux des cycles de vie et des représentations de l'histoire. Dans ce texte placé sous l'ombre tutélaire de Norbert Élias (171-172), Pronovost insiste sur les dynamiques intergénérationnelles au Québec, particulièrement en ce qui concerne la construction des cadres historiques de la mémoire (171-190).

Enfin, Andreas Motsch, Jean Lamarre, Jean-François Côté, Benoît Laplante et Jean Renaud s'intéressent aux diverses constructions scientifiques du temps en anthropologie, en histoire et en sociologie. À partir du récit du missionnaire jésuite Joseph-François Lafitau, qui se voit confronté à l'altérité de la temporalité amérindienne, la « contribution à l'archéologie de la conception occidentale du Temps » (193) d'A. Motsch se veut un des textes forts de ce recueil (193-206). Faisant sienne la formule de Benedetto Croce selon laquelle « toute histoire est de l'histoire contemporaine », J. Lamarre observe une historiographie québécoise interpellée par le temps présent. « Sans sacrifier à la visée d'objectivité », l'auteur plaide pour le rétablissement d'une certaine réciprocité entre le passé et le présent, réciprocité porteuse de sens aux yeux des contemporains (218). J.-F. Côté se livre à une brève critique de la phénoménologie pragmatique, plus précisément de sa « volonté de produire une analyse en synchronie avec le monde social » (223). Soucieux de méthode dans leur approche du Temps, B. Laplante et J. Renaud proposent un essai sur l'étude quantitative des phénomènes sociaux, dont l'argumentation est issue de recherches sur les choix des acteurs professionnels québécois et sur l'établissement des nouveaux immigrants.

Une ligne directrice se dégage des *Constructions sociales du temps*, soit celle des efforts de modélisation du Temps. En usant des structures de la narration, cette volonté bien subjective d'établir un modèle ressort à l'analyse des différents objets d'étude, mais aussi parmi les auteurs eux-mêmes, l'essai de Benoît Laplante et Jean Renaud (243-272) en témoignant. L'ouvrage traite surtout du modèle temporel qui prédomine en Occident contemporain. La notion de Progrès, imbriquée avec celle de la Modernité, privilégie l'hégémonie d'une conception du Temps linéaire, mesurable et fléchée, c'est-à-dire irréversible, dont la régularité prend toutes les apparences de l'objectivité. Elle implique une chaîne causale liant trois maillons d'airain à l'ordre constant, soit ceux de l'« avant », du « en-même-temps » et de l'« après ». Au contact avec cette conception, les autres temporalités, en dépit de leurs logiques internes, se voient refoulées aux marges de l'irrationnel et de l'illégitimité. La critique actuelle de la Modernité remet néanmoins en cause le postulat du Temps sagittal comme

expression d'une réalité objective et universelle. Il deviendrait même, dans une référence moins convaincante aux sciences physiques (12-16), « une construction théorique qui émerge du rapport privilégié qu'entretiennent des groupes sociaux particuliers avec leur objet d'étude et qui vise à produire une vision du monde qui soit "à jour" et la plus objective possible ». Ce « concept subjectif », pour parodier Albert Einstein, disqualifierait « les arguments qui revendiquent l'existence d'un temps universel » (15). Nuançons ici quelque peu le propos. Le juste questionnement critique sur le modèle linéaire du Temps, y compris dans les sciences physiques où la variable temporelle prend de nouvelles dimensions plus adéquates à la connaissance du réel, se fonde surtout sur un constat. Suite à l'observation des faits, tout en tenant compte des limites des moyens d'appréhension de ces mêmes faits, le modèle sagittal du Temps correspond imparfaitement à la réalité objective et universelle. De plus, son illusoire régularité gomme maints aspects de ce réel souvent insaisissable. D'ailleurs, les différents auteurs conviennent à plusieurs reprises, dès l'introduction (11), de l'existence du Temps au-delà de ses divers récits métaphoriques.

Dans *La mesure du monde* (1994), Paul Zumthor cernait l'imbrication dense de l'Espace et du Temps au Moyen Âge. S'il peut être fait un reproche majeur à l'ouvrage, ce serait de ne pas aborder franchement cette relation déterminante pour la conceptualisation temporelle. Elle fait l'objet d'un traitement un peu furtif dans certaines analyses, à l'exemple de celles de Bogumil Jewsiewicki (65-81) ou de Valerio Valeri sur les Huauhuatl dont la migration dans l'espace offre l'avantage « de distinguer dans le présent de ce qui fut dans le passé » (117). Les réévaluations historiques des références spatio-temporelles, surtout en contexte occidental, offriraient pourtant une matière d'étude féconde. Depuis l'avènement des frontières étatiques avec le traité de Westphalie et les dernières grandes explorations du XVIII<sup>e</sup> siècle, le cadre spatial de la Modernité occidentale prendrait forme avec le début du Monde fini. L'Espace étant désormais clos, les Modernes se projetteraient tous entiers dans l'ordonnancement augustinien du Temps sagittal, soutenant leur idéal conquérant du Progrès. Progrès qui se mesure et se quantifie sur le lieu de l'usine, à l'aune des critères de l'industrie capitaliste, comme l'a bien démontré Edward P. Thompson (« Temps, travail et capitalisme industriel », *Libre*, 1979). Maintenant, aux « non-lieux » de notre monde contemporain observés par Marc Augé pourraient correspondre les « hors-temps » de l'instantané et les fragments variables des temps sociaux.

Outre ces réserves et l'inévitable sensation d'éclatement à la lecture d'actes de colloque, les *Constructions sociales du temps* offrent au lecteur le plaisir combiné de l'exigence réflexive et de la découverte des configurations de Chronos. Les diverses pistes explorées rehaussent la richesse du propos. Tel est bien son mérite essentiel.

MARTIN PÂQUET

*Département d'histoire-géographie, Université de Moncton  
Moncton, Nouveau-Brunswick*

---